Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 11

Artikel: La princesse aux fleurs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827484

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

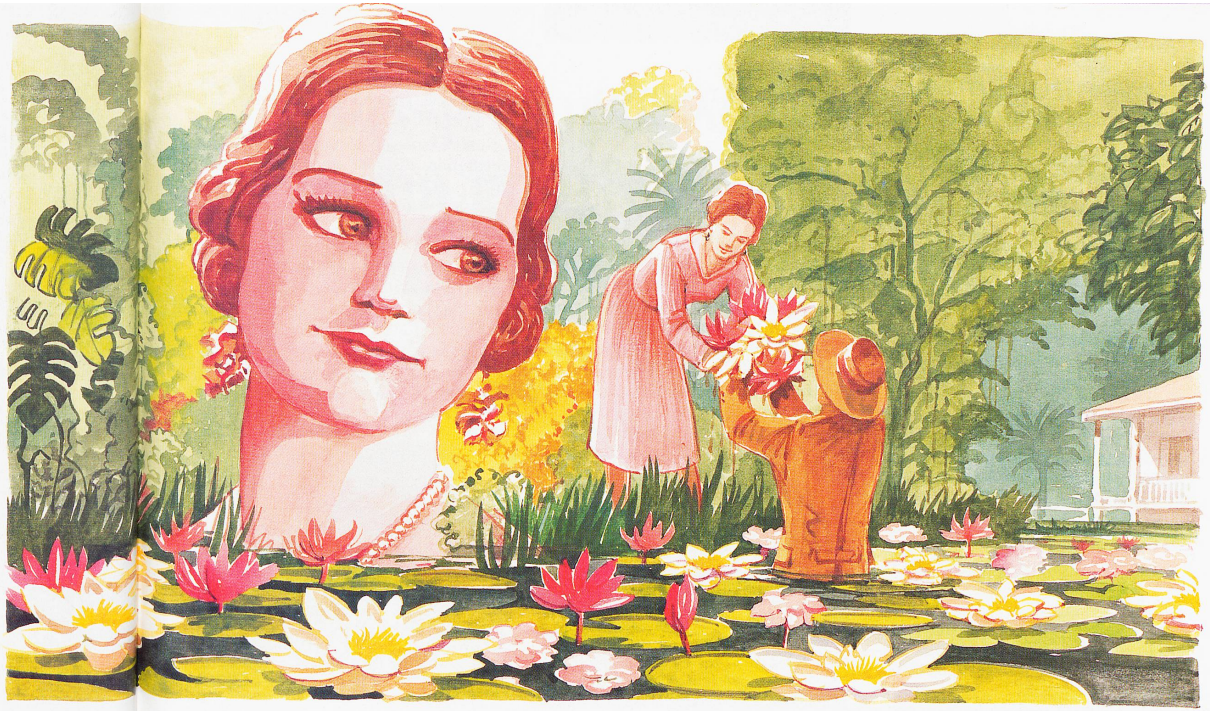
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La princesse aux fleurs



Les universitaires suisses ont tendance à se lancer à la conquête du vaste monde, c'est bien connu. C'est pourquoi mon père, au début du siècle, frais émoulu de son doctorat de botanique, quitta notre chère république genevoise pour voguer vers les Indes. Non pas Galantes, mais Néerlandaises: on lui proposait un poste de direction à la Station d'Essai des Thés de Java. Que dire de cette île paradisiaque qui nous vit naître, mon frère et moi, quelques années plus tard? La longue maison ceinturée d'une galerie couverte, le jardin ombragé de séquoias, de bananiers, de citronniers, de mangoustaniers, suavement parfumé, selon les saisons, de vanille ou de mandarine, les fruits cueillis et dégustés voluptueusement alors qu'ils sont encore tout vibrants de soleil...

Mon père voyait comblées ses plus chimériques utopies d'amoureux de la Nature par la luxuriance des plantations du Jardin botanique de Bogor où voisinaient les plus splendides spécimens d'arbres et de plantes exotiques. Ma mère avait pu réaliser, elle aussi, le plus cher de ses châteaux-en-Espagne: élever des pur-sang et les monter en course. L'aube la trouvait toute équipée, mince comme une liane dans son amazone noire, pimpante des bottes à la cravache, pressant le lad d'activer le harnachement de sa jument favorite: la fringante Nadine qui s'envolait avec tant d'élégance au-dessus des obstacles et devait nous donner, au fil des ans, toute une lignée de poulains dont la grâce fragile attendrissait nos jeunes cœurs. Ajoutez à cela une joyeuse bande de chiens de tous poils, un gibbon apprivoisé qui répondait au doux nom de Peluche, la petite mangouste orpheline que nous avions élevée au biberon et qui aimait à se blottir sur nos genoux à l'heure du thé, quelques ibis et cacatoès évoluant dans l'immense volière, une ribambelle de mainates à qui nous faisions répéter poésies ou chants patriotiques, sans oublier nos concours de voltige dans les lianes, ni le frais cours d'eau qui chantonnait au bas du jardin pour nous inviter à de tumultueuses baignades... images lointaines d'un Eden à jamais perdu.

***

De cette moisson de souvenirs, une anecdote s'impose avec relief à ma mémoire. Sans doute parce que son côté «conte de fées» était bien fait pour émerveiller nos âmes d'enfants. Mes parents étaient à Java depuis une quinzaine d'années et la carrière de mon père avait progressé à pas de géant: le gouvernement de la reine Wilhelmine lui avait proposé le poste de ministre de l'Agriculture et du Commerce pour les Indes Néerlandaises. Quel honneur inattendu pour un démocratique Helvète! Mon frère Jean écarquillait des yeux extasiés devant l'uniforme de gala en toile immaculée, col empesé, bicorne empanaché, poitrine émaillée de décorations, épée au côté, que mon père avait arboré ce matin-là. Maman avait renoncé à ses galopades de l'aube pour revêtir, elle aussi, sa tenue la plus élégante, gracieusement coiffée de sa capeline aux nuances irisées, elle nous donnait ses dernières consignes tout en nous prodiguant les baisers rituels avant toute séparation.

Que se passait-il donc? Un événement d'importance capitale qui laissait nos copains de classe béats d'admiration: le Prince héritier Léopold de Belgique et son épouse Astrid sillonnaient les colonies néerlandaises au cours d'un voyage d'études. Certes, nos parents les avaient déjà côtoyés dans plusieurs dîners au Palais du Gouverneur Général. Mais aujourd'hui, l'émoi atteignait son paroxysme, car le couple princier allait visiter le Jardin botanique de Bogor, piloté par mon père, puis serait reçu pour le déjeuner chez nous. Oui, ici, dans notre salon avec ses fenêtres toujours ouvertes sur les galeries aux colonnettes drapées de bougainvilliers et de chèvrefeuilles, au cœur de notre chère jardin qu'embaumaient ce jour-là les effluves de la toute proche plantation de thé. En tous cas, le programme avait été arrêté dans ses moindres détails. Nous les enfants, n'étions bien entendu pas autorisés à prendre part à ce festin de rois, mais si nous étions bien sages, tirés à quatre épingles, coiffés de frais, nous aurions l'honneur d'être présentés à ces jeunes parents qui avaient laissé dans leur palais de Laeken leur fille aînée, la princesse Charlotte et qui attendaient la naissance d'un second bébé. Nul ne savait alors que ce futur héritier deviendrait le roi Baudouin!

Après avoir tourné en rond toute la matinée et nous être soumis sans maugréer aux soins de nos braves nounous, guindés dans nos vêtements blancs qu'il ne fallait ni salir, ni froisser, nous tendions l'oreille pour guetter le galop des chevaux. Première déception: les souverains et leur suite arrivèrent dans des voitures officielles, guère différentes de celle de notre père. Seconde surprise: ni le Prince ni son épouse ne portaient de couronne, ils étaient vêtus comme les amis de mes parents!

***

Astrid et Léopold venaient d'émettre le souhait de visiter la propriété avant le déjeuner. Mon père se mit galamment aux ordres de ses hôtes et la cohorte se mit en marche. Cette Princesse venue du Nord, bien que dénuée de robe à traîne et de couronne, était vraiment d'une beauté de légende, sa grâce, son sourire, sa voix mélodieuse semblaient tenir tous les invités sous son charme. La petite troupe venait de s'arrêter devant notre étang-aux-crapauds, là où nous venions écouter la nostalgique mélopée des batraciens amoureux. Astrid, dont chacun connaissait la passion pour les fleurs, tomba en arrêt devant les victorias géants qui constellaient la mare de leurs immenses corolles nacrées, roses, blanches ou carminées, d'une taille et d'un éclat à faire pâlir les plus beaux nymphéas des pièces d'eau de Laeken.

Soudain, un brouhaha nous fit nous rapprocher du cortège. Mais que fabriquait papa? N'écoutant que son grand cœur, transi d'admiration pour une si gracieuse Altesse, il venait de se lancer dans l'eau vaseuse où son bel uniforme blanc s'engloutit bientôt jusqu'à la poitrine, dans un gargouillis de grosses bulles opaques. Imperturbable, l'auteur de nos jours cueillit posément une gigantesque brassée de fleurs, puis ressortit de l'étang sans perdre une once de sa dignité, pour offrir son humide bouquet à la Princesse qui n'était pas encore revenue de sa stupeur. Elle remercia avec effusion cet insolite ministre dégoulinant de boue verdâtre, puis tout le monde reflua vers la maison où notre père disparut discrètement pour endosser une nouvelle tenue immaculée et dûment amidonnée. Comment dépeindre notre admiration d'enfants devant ce fait d'armes paternel?

Il était dit que rien ne serait banal ce jour-là. Djahi, notre dévoué chef de cuisine, avait mis les petites jattes dans les grandes pour confectionner une «table de riz» aux saveurs aussi grisantes que multiples, puisque les sambalans (sauces) ne comptaient pas moins d'une centaine de goûts différents. Pour servir, Minah et ses filles avaient revêtu leurs plus chatoyants sarongs et leurs cheveux d'ébène, rutilants d'huile de coprah, s'ornaient de corolles d'orchidées et de lotus. Elles s'étaient disputées pour savoir qui aurait l'honneur de servir leurs Altesses. Ce fut Amat, notre maître d'hôtel, qui emporta sans contestation la partie, mal lui en prit! Noué d'émotion derrière son port altier, il trébucha et renversa une bonne pinte de sauce au curry sur la robe en soie mauve de la souveraine. Un frisson d'angoisse souleva l'assistance. Mais Astrid, la souveraine au doux visage, garda son calme. D'un sourire, elle répondit aux bredouillantes excuses du domestique et à celles, consternées, de ma mère. Quant au coupable, il avait disparu aux cuisines d'où il ne ressortit qu'après le départ de nos hôtes.

***

En fin d'après-midi, le noble cortège allait prendre congé lorsqu'Astrid, à l'âme décidément bucolique, tomba en pâmoison devant un véritable tapis de violettes géantes qui s'étaient multipliées, comme par miracle, sous le soleil. Son enthousiasme n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd: lorsque sonna l'heure de l'embarquement, une semaine plus tard, mon père nous avait fait préparer une multitude de paniers où se blottissaient, vêtues de velours et embaumantes, d'énormes touffes de violettes qui n'en revenaient sans doute pas dans leur modestie d'avoir été choisies pour escorter à travers les océans d'aussi éclatants personnages.

La fête était finie. Papa revêtait son costume blanc de tous les jours, Maman avait repris ses randonnées équestres et nous le chemin de l'école. Mais désormais, nous ne portions plus le même regard sur les illustrations des livres de contes. Nous avions découvert que la vraie majesté, la noblesse de cœur des Grands de ce monde, pouvaient passer par l'indulgence, la simplicité et le rayonnement d'un sourire.

Marilyse Bernard